

Anne-Lise Grobéty

Belle dame qui mord

récits



camPoche

« Belle dame qui mord »,
a paru en édition originale en 1992
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« Belle dame qui mord »,
deux cent quarante-neuvième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le trente-septième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration d'Huguette Pfander,
et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache,
« Maude, Arles 2008 »
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-250-8

Tous droits réservés

© 2009 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

*Sous la lime des ans,
Sur la lame des heures,
Au cadran :
L'Endouleur...*

NIVA
EN JANVIER

NIVA va et vient, depuis tant d'années, dans son hiver qu'elle ne sait plus bien... Elle va et vient dans un pays où tout se mérite – surtout le printemps. Un matin, le voilà comme un chat en rut, à rôder le museau transi, le poil humide, hirsute, il espère, attend, guette et quête pendant des jours, des nuits, en un long travail ingrat, laborieux, douloureux, en oublie de manger et de se laver obsédé par l'idée de couvrir la nature, chatte mutine enfin prête qui toujours, au dernier moment, s'est dérobée pendant si longtemps...

Niva connaît bien cette traque; chaque année, elle épie leurs gestes d'éprouvantes épousailles et, chaque fois, c'est un déchirement en elle, un cri quand tout est accompli. C'est qu'à chaque fois un peu plus de vie se retire d'elle quand le petit printemps noue à la belle.

Ah le temps où la vie encore croissait en elle, ah... Montait le long de ses fines jambes, le long de ses petites chaussettes, de ses bottes trop grandes, à mi-mollet. Elle pataugeait toujours plus fort que les autres dans les flaques et schlaque-schlaque!

Venaient des mois de moissons, si brefs, les premières froissures dans les arbres, tout se mettait de guingois juste avant les neiges, ah la neige qui lui arrivait aux genoux, mais qu'importe : la vie, elle, atteignait déjà ses cuisses. La vie jusqu'au haut des cuisses quand le printemps baguenaudait ! Elle courait courait bien plus vite que tous les autres, elle les rattrapait, puis les semait derrière elle comme une poignée de cailloux !

Ah oui...

« Cette enfant est tellement pleine de vie. »

Pleine, non : pas encore. Il fallait que la vie monte encore.

Mais les mois allaient et venaient en grands rouleaux de printemps, d'été, d'automne. Puis l'hiver s'étalait bien à plat, des ballots de neige emballaient le paysage et les arbres tendus comme des arcs sur le vide du ciel.

Et la vie continuait de monter sans se gêner, plus douce peut-être, plus insinuante en haut des cuisses et dans le bas-ventre ; la vie, là, lui refrénait un peu ses courses désormais ; la vie, là, battait plus fort dans son corps. Et un matin, elle lui ceinturait les reins, à midi faisait une tresse autour du nombril. Un soir, couchée dans son lit, elle avait bien senti que la vie avait gagné sa poitrine dans le noir...

« Tu as bien grandi, tu deviens une jolie jeune fille. »

Jolie, non : pas encore. Mais ça devait venir, elle le sentait bien. Elle profitait de chaque occasion pour sauter, virevolter et rire.

On ne sait jamais.

Car la vie, désormais, avait gagné son cœur et il lui semblait que son rire passait parfois par un chenal plus étroit.

Jusqu'à ce que la vie atteigne ses bras qui s'exerçaient cent fois à s'ouvrir pour accueillir et serrer le monde! tout autour d'elle.

La chaude vie jusque sous le menton (elle s'en souvient bien maintenant qu'elle va et vient dans le froid) quand la chambre semblait prise dans une gangue de glace, comme l'était la fenêtre mouchée de givre où se lisait toute une fine histoire... Et sa bouche, minuscule cheminée, qui bouchonne l'air glacé, son nez, son front, ses oreilles, ses cheveux gelés – tandis que, sous l'édredon, jusqu'au menton, son corps chaud, chaud et vivant!

Et puis, dit Niva, il y eut ce printemps où la vie lui est arrivée au front. Pour une fois, le printemps s'est rué sur la nature sans lui laisser le temps... Et la vie s'est ruée en elle aussi, elle a gonflé ses joues, soufflé dans son nez, chatouillé les lobes de ses oreilles, battu à ses tempes. Ses cheveux tout autour se sont mis à appeler les caresses et les doigts solides pour jouer avec eux.

Toute pleine de vie, toute pleine de vie à craquer, à en mourir d'impatience!...

Elle l'avait vu venir de très loin du fond d'elle, de très loin dans le temps. Tout l'été, elle est allée derrière lui comme dans le sillage du soleil: éblouie. De tous les garçons, c'est lui, elle le savait bien, qui

avait agité sa cloche le plus fort pour épouvanter l'hiver et le faire fuir. Elle avait bien vu que c'était devant lui que s'éparpillaient les dernières taches de neige comme un troupeau de moutons en déroute. C'était grâce à lui que la vie avait poussé d'un coup jusqu'au sommet de sa tête et maintenant elle était pleine de vie, pleine de vie du haut en bas, grâce à lui. Elle l'avait suivi.

Tout l'été, éblouie. Elle le regardait marcher au milieu des autres, plus grand, plus fort sûrement. Elle était derrière lui, confiante. Elle connaissait tout de lui par-derrière. Elle portait son amour comme une portée de chats nouveau-nés. Lui souriait dans son dos. Ainsi alla l'été, vite poussé vers l'automne qui a la paume plus large. Toute une grande main d'automne, elle lut sa ligne de cœur et sa ligne de vie derrière lui, pleine de force, pleine de souffle pour lui !

Et déjà les paysages s'étaient écornés – rôtis comme des châtaignes. Les chatons du printemps avaient bien vieilli. Déjà les premières neiges bleuisaient les pâtures du haut. Et elle était dans son corps avec toutes ces choses qui remuaient, s'entrechoquaient à lui faire mal, toutes ces choses qu'elle n'avait pu lui dire...

C'était un dimanche. Il faisait froid. On somnolait dans les chambres chaudes. Et lui se dirigeait là-haut, vers le petit bois. Elle l'avait suivi.

Il faisait froid.

La neige faisait déjà un bon matelas glacé sur la terre. Les buissons et les arbres retenaient la neige autour de leurs branches comme on retient quelqu'un au bord de l'abîme.

Elle mettait ses pas, confiante, dans le corbillon de ses pas : il avait tracé le chemin pour elle.

Quand il s'était retourné, elle avait mis dans ses yeux sa plus belle portion de vie, elle y avait fait briller les plus beaux mots pour lui, tissés de tout ce qu'elle avait vu depuis qu'elle l'avait vu, lui.

Ils étaient déjà dans le bois.

Il faisait froid.

À leur passage, quelques branches d'effroi lâchaient prise sur la neige qu'elles cramponnaient.

Il a ralenti.

Elle était juste derrière lui.

Elle était encore pleine de vie, mais sa vie avait froid.

Quand elle a compris et qu'elle a voulu courir, elle ne savait plus. La vie, déjà, ne savait plus courir en elle.

Ses jambes à lui étaient plus robustes que les siennes. Elle était coincée entre ses jambes et déjà les beaux mots étaient tout déformés.

« C'est ça que tu veux, hein ? » Mais elle, Niva, qu'en savait-elle de ce qu'elle voulait à cet instant-là ?

La cloche, là-bas, disait quelque chose dans l'air froid.

Et elle, Niva, elle suppliait tout bas pour que quelque chose n'arrive pas. Mais il était le printemps, le grand et fort printemps – elle n'était que la

chatte. Elle eut mal. Quand elle s'est relevée, à côté d'elle sur la neige, une goutte de sang, cendre noire. Il était loin.

Et tout son corps tremblait de froid. Et tout ce qui avait été témoin frissonnait avec elle.

Alors, la vie avait commencé à s'écouler d'elle par la petite fente de son hymen. Et elle n'en pouvait rien : goutte à goutte, grain à grain, la vie redescendait en elle, quittait son front, ses tempes, ses narines, puis sa bouche, redescendait au menton, à la nuque, désertait la poitrine...

Quand les garçons avaient agité leurs cloches de toute leur force mâle pour faire fuir le vieil hiver, elle s'était bouché les oreilles : elle savait bien que, pour elle, plus jamais l'hiver ne fuirait.

Et, d'été en été, sur les pâtures du haut, c'était ses gouttes de sang qu'elle voyait perler ; fleurant la vanille, les pâtures blessées saignaient, un grand ange tout l'été saignant avec elle.

Ceux qui avaient su s'étaient tus. Ils étaient restés comme ces immenses journées glacées, sans un souffle de lumière, cousues sur leur frange de gel.

« Ce serait bien ton tour de te marier maintenant, Niva ? »

Mais elle ne disait rien, renversant ses seaux de cendre grise sortie du fourneau noir, et la cendre fumait un peu sur la neige puis se taisait.

Elle ne disait rien.

Elle était une belle vigne qui avait cru aux premiers rayons chauds du soleil, qui s'était laissée pleurer de bonheur avec eux et qui, juste derrière, s'était fait brûler par un gel malignement attardé.

Depuis, elle va et vient dans son hiver, Niva, depuis tant de temps qu'elle ne sait plus bien.

PAULIA
L'APRÈS-MIDI

IL N'Y A plus rien qui dépasse! dit-elle, et sa manche de fourrure douce foule la joue.

Si: dépassent les yeux, le bout du nez, un petit arpent de joues roses... Tout le reste sous le bonnet, dans la laine de l'écharpe, et le corps camouflé sous la couverture.

On dirait que luge et petite fille ne sont faites que d'une seule pièce,

Une luge qui a des yeux, dit-il, il faut se méfier: elle pourrait filer toute seule!

Il tient la corde bien tendue entre la luge et lui. Il avance sans faire de secousses pour ne pas bousculer la petite fille. De temps en temps, juste pour rire, il fait exprès de tirer d'un coup sec: et voilà le traîneau qui le rattrape! Le rire de l'enfant étincelle comme une clochette – étincelle! – et les patins de la luge font un long crépitement sur la neige durcie.

L'après-midi brille d'un seul bloc glacé, neige et ciel, montagnes et fond de vallée liés par trop de scintillements... On avance au milieu d'une pluie de diamants, les yeux se ferment tout seuls

d'éblouissement, le nez se plisse comme pour l'éternuement, la bouche s'ouvre béatement...

Dos calé contre le petit siège en fer, la laine de l'écharpe sur le menton et les patins de la luge qui remontent devant – on dirait deux cornes de chamois – file la luge dans l'étendue blanche!

Dressés devant elle, ils marchent l'un près de l'autre, lent balancement de leurs grands manteaux, crissement de leurs bottes qui marquent la cadence et scandent toujours la même chanson,

zim – boum zim – boum zim – boum

Quelquefois, lui ou elle se retourne vers ce qui les suit comme chien fidèle. Les mots dans leur bulle vont de l'un à l'autre, tranquillement, au rythme du halage.

Ahah, dit-il, regardez les traces d'un lièvre :
deux trous pour les pattes arrière et hop-hop,
deux plus petits l'un après l'autre pour les pattes
avant !

Cymbales du soleil,
il s'agrippe où il peut, extrémité du nez, pommettes,
et donne des bisous du bout d'un rayon, poudrant
l'air de millions de cristaux. Nacelle dans des
semailles d'étincelles, reliée à eux par une corde
sûre,
glisse crisse
douceur dans le corps,
jamais on n'est allé si loin pour la promenade. Les
troncs des mélèzes ont l'air hérissés de plumes et,

posées sur leurs branches givrées, ici et là, des perles! Sur la langue se perd l'arête toujours plus fine du bonbon à la bergamote... copeau si fin...

Cadence

avance

zim – boum

zim

les yeux se plissent encore.

Et dort.

Mais

ces secousses
dans la nuque

Dans l'entrebâillement des paupières, leurs silhouettes noires entourées des bulles de leurs mots soufflés trop vite, qui se heurtent, s'entrechoquent, se dispersent,

Tu ne peux pas faire ça, crie-t-il, non, ce n'est pas possible, réfléchis!

Je ne peux plus faire autrement. Je ne veux plus. Un grand pourquoi pend à ses lèvres à lui, comme le glaçon au bord du toit à la merci du soleil en plein midi.

C'est trop tard, dit-elle de sa voix haute et forte, tu le sais bien. J'ai signé le contrat, je ne reviendrai pas là-dessus. Les répétitions commencent la semaine prochaine.

Le soleil coupe ses amarres, flotte, se prend entre deux pics, s'écrase derrière la montagne, le traîneau

traîne, corde détendue, le traîneau traîne s'arrête
repart...

Tu m'avais promis que tu ne le verrais plus.
Ne crie pas comme ça devant elle, dit-elle.
Parce que toi tu te gênes devant elle ?
Refuser ce rôle pour ça ? Tu n'y penses pas. Je ne
peux pas laisser passer une occasion pareille.

La luge penche, ils n'y voient rien, penche sur le
bord du talus et il ne le sent pas, leurs paroles bossel-
lent l'air glacé, l'envahissent de leurs fumées blan-
ches, la corde s'allonge, cette trop longue longe tout
à coup entre la petite fille et lui, le soleil en fuyant
renverse tout un flacon de givre sur le visage.

Tu étais d'accord pour nous donner encore une
chance...

Tu as été assez bête pour le croire ! dit-elle de sa
belle voix.

Alors il crie très fort : Laila ! vers elle qui s'éloigne
très vite,
corde tombée sur la neige, tordue de douleur
– et le traîneau pétrifié sur place –
elle a l'air de courir de toutes ses grandes bottes là-
bas, et il la rattrape, il crie quelque chose, elle dit
non aussi fort que lui, il demande encore, elle repart
là-bas, dans l'obscurité, en chantant très haut très
aigu

non non non non non non non non

– elle, la Reine de la Nuit ? –

non non non non
non non non non
non
non

On ne les voit plus,
derrière ?

Yeux grands ouverts d'un coup sur le noir sur le
vide, le monde s'éteint, étreint dans l'écharpe orange
du ciel nouée serrée et le froid qui lape les joues
tièdes, le nez, les lèvres... Petite nacelle larguée dans
le glacial et le ciel comme un toit glacé sur la tête
aussi loin qu'on entend
le frémissement de la neige
qui se retend sous le froid
abandonnée posée à deux doigts de l'abîme

les gouttes de la nuit qui tombent en tempête
une
à
une

sur la poitrine, la faisant sursauter, ces craquements
énormes qui se rapprochent de la luge et qui la font
hurler

ab ab ab ab ab
ab ab ab ab
ab

Ne pleure pas, ne pleure plus Paulia, je suis là,
dit-il, je suis là...

Mais les énormes secousses ne cessent pas, ne cessent pas les gouttes glacées sur elle,

Calme-toi, Paulia, je suis là, je ne t'ai pas abandonnée...

Les lèvres font *mmm* toutes seules, les yeux ont mal, il y a de la neige et du froid jusque dans les oreilles, de la glace dans l'estomac et du noir dans la bouche. Il l'arrache au traîneau, l'amarre contre son épaule. Ses pas font un bruit de papier de soie qui se déchire et elle sent bien que sa joue à lui est mouillée. La luge chuinte de guingois toute bête derrière eux, chavire dans l'océan noir.

Près des montagnes au front violacé, une grosse étoile s'impose entre le ciel et la nuit.

Sa main gantée se tend vers l'étoile.

Et lui, la serrant très fort contre lui, répète dans l'effort pour se convaincre de l'existence des mots :

C'est Vénus, Vénus... C'est Vénus, Vénus...
Vénus...

La Reine de la Nuit venait de nous quitter pour toujours.

LIVIANE
EN AVRIL

ENTÊTANT genêt autour de la tête!

Le soleil, de toutes ses forces, tape dans cette journée de miel, cogne contre le vert neuf des arbres, rebondit dans les jardins haussés de jonquilles, de tulipes aux joues bien rouges comme des fillettes qui ont trop longtemps couru! Un ciel si grandement bleu, d'un bleu d'aimant, qu'il nous soulève de terre, faire de grandes choses, se dépasser, Liviane
– et elle guette: rien encore...

Oui, il faut le faire, ne pas faiblir, une grande chose, comme si le printemps te poussait dans le dos!... Il faut qu'il sache qu'elle, elle ne partage pas leurs idées, souvent elle a honte pour eux, ils le lui font bien sentir (lèche-cul!) si ça leur fait plaisir
– il vient toujours par là...

Ici, depuis le bas de la côte, en marchant avec lui jusqu'à l'école, elle aura juste le temps de lui dire (monter, tourner, longer le trottoir jusqu'à l'entrée principale) et si elle arrive à grimper l'escalier avec lui, jusque devant la classe, alors elle pourra aussi parler d'une ou deux autres choses, cette guerre sans cesse là-bas, dans ce pays source du message

chrétien... Peut-être même qu'ils s'arrêteront pour discuter, il aura sûrement envie de s'arrêter pour mieux l'écouter.

N'est-ce pas le jour idéal pour lui parler? Ce bond en avant de la nature, les arbres comme des cerfs-volants, s'abandonnant dans le ciel! Faire comme eux, Liviane, faire jaillir sa vérité, dire ce qu'on sent, et ce genêt, ces buissons de forsythias si éblouissants, monsieur il faut que je vous dise, à chaque leçon, ils sont tellement irrespectueux...

– et s'il avait passé par ailleurs?

Faire comme cette journée et prendre une grande inspiration: Non, vous ne faites pas ça pour rien, moi je vous écoute toujours très attentivement... Comme il doit se sentir seul quand il quitte la classe, celle-ci ou une autre, c'est sûrement pareil, le chahut, les plaisanteries connes, les provocations, les gros rires, vraiment elle a honte (hé, lèche-cul!) ils n'ont pas la Foi, eux, et lui avec sa tristesse de n'avoir pu toucher leur cœur...

C'est le jaune qui domine dans cette journée, jaune forsythia, jaune jonquille, jaune tulipe dans le jardin, et contre le mur, jaune encore de ces plantes... Être, Liviane, comme ces fleurs de rocaille: accrocher ses petites racines dans si peu de terre, s'enfiler dans les failles – et tenir, et fleurir! Témoigner Son Amour, porter Sa Parole, essayer de toute sa volonté de rester (pure?) au milieu de cette saleté (Mone, sa bouche contre la bouche de ce type aux

jeans ultra-serrés, et quand on ose dire qu'on aime une leçon et un prof: lèche-cul!), oui Liviane, toi qui prends mille précautions pour ne pas écraser les fourmis sur le sentier (ce que vous ferez au plus petit...) et qui surmontes ton dégoût en prenant l'araignée dans un mouchoir sans trop serrer pour la jeter par la fenêtre au lieu de l'écraser (victoire!) et cette jubilation quand le scarabée est vivant juste derrière ton pied... La mère Vittoz, la semaine dernière, qui dit que ses forces l'abandonnent et, là aussi...

— l'éblouissement dans le front: le voilà!

Pas avoir trop l'air de l'attendre quand même, marcher lentement vers le haut de la rue

— lentement, il va vite la rattraper, il est en veston: le printemps! Et sa petite serviette sous le bras, toute mince, lentement.

— Salut Liviane, dit-il en lui tendant la main. Tu vas bien?

— Oui...

— Une bien belle journée, n'est-ce pas? Tu aimes le printemps?

Ils marchent côte à côte, lui marche vite, le bruit de ses semelles cogne dans le goudron de la tête, bientôt ils seront en haut: commencer sans plus attendre, du soleil jaune plein les yeux, bien sentir le poids de la parole qui pèse dans la bouche sèche.

— Je voudrais... dit-elle.

— Tu voudrais? dit-il.

Déjà ils vont tourner le coin en haut de la rue et bientôt l'entrée.

— Monsieur, je voudrais vous dire que j'ai souvent honte du comportement de mes camarades pendant les leçons, de leur irrespect à votre égard (p'tite merdeuse!) mais moi...

Ne se tourne pas vers elle, regarde droit devant lui; de profil son grand nez en avant, ses lèvres bien remisées l'une sur l'autre, ses cheveux qui trop tôt se font rares sur le devant, ne pas renoncer maintenant.

— Mais moi, je vous écoute très attentivement. Je peux même vous dire de quoi vous avez parlé mardi dernier: « Œil pour œil, dent pour dent. » J'ai bien compris qu'on ne devait pas prendre ça à la lettre, vous avez expliqué que ce n'est pas du tout un appel simpliste à la vengeance, mais que si vous avez crevé un œil à quelqu'un, alors vous devez lui servir d'œil, lui offrir le vôtre pour le guider... Je suis sûre qu'il n'y en a pas un seul dans la classe qui serait capable de vous répéter ça, hé connards!...

Il marche droit devant lui, la pomme d'Adam appuyée contre le nœud de sa cravate, tirant largement ses longues jambes en avant; il faut s'enfoncer plus avant dans la parole.

— Je voulais vous dire que vous ne parlez pas pour rien, non...
ô lumière pressée tout autour du corps! ô mots jaune éclatant!

— Que, pour moi, ce que vous dites c'est important...
ô vie, ô semence!

— Que la petite graine que vous semez germe au moins dans mon cœur...

Cette fois, il tourne la tête vers elle. Il l'a entendue.

— Et puis, j'essaie de mettre en pratique dans ma vie de tous les jours ce que vous dites. Par exemple, cette semaine, il y a dans notre maison une vieille dame, M^{me} Vittoz, on ne peut pas dire qu'elle soit très tolérante avec les autres, mais moi je lui propose quand même de l'aider, on ne sait pas comment on sera quand on sera vieux. Cette semaine, je suis allée nettoyer les vitres de sa cuisine et quand elle m'a dit que ses forces l'abandonnaient, je lui ai répondu: Mais Dieu ne vous abandonnera jamais, Lui!

Cette fois, il la regarde, intensément, il est touché de sa bonté. Peut-être même est-il fier d'elle et de son travail à lui? Victoire! corne en jaune et bleu la lumière du printemps dans la porte vitrée de l'entrée principale et voici qu'ils se voient projetés contre le verre, leurs deux silhouettes auréolées de bleu s'y posent de face, puis basculent jusque dans le noir du hall comme enfournés d'un coup dans un gros four éteint... Mais les pupilles s'accommodent (les groupes d'élèves qui déambulent) et elle: lui montrer qu'elle est quelqu'un qui réfléchit à des choses importantes, lui parler des doutes aussi, il comprendra qu'elle ne veut pas l'offenser, mais seulement discuter, pas comme ces...

— Vous savez, il y a quand même des moments où je doute de Son Amour pour les hommes: quand

je pense à toutes ces injustices partout dans le monde, ces misères, ces gens qui meurent de faim, l'apartheid, ces guerres...

Et vite avant qu'il réponde :

— Mais je sais bien que, dans l'*Ancien Testament*, Job connaît des souffrances terribles et pourtant il refuse de se retourner contre Dieu et quand ses épreuves prennent fin, il est récompensé de sa Foi.

Bien, très bien. Il la regarde. Tout en continuant d'avancer. Mais elle voit bien qu'il la prend au sérieux et qu'elle n'a pas parlé en vain : dans son regard, il y a de la gratitude.

Et puis, il s'arrête. Il est ému et il cherche ses mots...

— Liviane, commence-t-il en la regardant sous le menton...

« Parole pour parole », pense-t-elle, heureuse : ses lèvres ne tremblent-elles pas d'émotion ?

— Liviane, est-ce que tu mets déjà un petit soutien-gorge ?

SÉLÈNE
CE LUNDI-LÀ

LE CRAQUEMENT du parquet nu?...

Mais ce n'est que le chat, si gras que le parquet craque sous ses pattes. Ce n'est pas la mère qui vient.

Le rideau sur sa balancelle sans bruit, près du berceau, avance, recule, pulsation lente.

Et l'enfant sait déjà que la vie est faite d'abord d'attente et de sommeil, dans l'alternance, et de rideau berceur de brise.

La lumière est grise, le rideau figé, le silence écaille la chambre. La lumière est bleue, le rideau vogue sur sa vague de brise dans le chant des oiseaux. Quelquefois, l'enfant se retourne sur le ventre et, entre les barreaux du berceau, regarde le chat qui vient, la queue haute. Le parquet craque sous le poids de ses pas tant il est gros. Plus tard, l'enfant saura que c'est la faute de la grand-mère si le chat est gras : grosse, elle aussi, elle le gava de greubons de lard, de restes de sauces épaisses et de crème de lait.

Mais le chat, après l'aumône d'un seul miaulement et de son regard vert, reste muet et repart, faisant craquer les lames du parquet.

La vie, en ce temps-là, était faite de sommeil, d'attente, de bouche qui mangeait, de berceau-couveuse.

C'est le souvenir de la chambre presque vide, du parquet ciré, du poumon étroit de la fenêtre, de la respiration lente du rideau, des petits cris des moineaux, des craquements du parquet

– de l'attente.

Puis, quelques mots sont venus rôder autour du berceau ; se poser sur la couverture, comme des oisillons au vol incertain et court, le nid à peine quitté. La vie est donc faite de mots aussi, qui jouent avec l'enfant dans l'enclos du berceau.

Le parquet craque parfois plus fort que sous les pattes du chat. Quand c'est sous le poids de la grosse grand-mère, l'enfant n'aime pas. Mais c'est la mère qui s'approche... Alors, il y a toute une fenêtre de sourire qui s'ouvre sur la vie. L'enfant comprend qu'au-delà des sommeils et des veilles, qu'au-delà de l'attente, il y a encore un versant de sourires et que, parmi les mots, il y en a un rien que pour elle : Sélène !

D'autres mots s'envolent de la bouche de la mère, font le tour de la chambre et, ne trouvant rien où se poser, filent par la fenêtre, en été, ou viennent nicher sur l'oreiller, près des oreilles. Sélène regarde la bouche de la mère pour guetter les mots qui prennent leur envol. Parfois, ses petits doigts se posent sur les lèvres pour en dénicher les mots qui se

cachent dans l'obscur de la bouche. Car il y a des jours où presque rien n'en sort. Les yeux semblent couvrir une averse. Quand le parquet craque dans l'autre sens, la mère dit doucement: « Sois sage, Sélène, sois bien sage, maman va revenir... »

Le sommeil fait basculer la chambre.

L'éveil lourd de menaces.

Le gaz du silence.

Un craquement. Le gros chat, la queue haute, fait sa ronde de surveillance, fixe de ses yeux pers, miaule son miaulement, s'éloigne.

Tout cela, c'était il y a si longtemps, à l'époque où Sélène avait compris que la vie était faite de beaucoup de patience et de solitude, de silence, de sommeil, de cuillerées de purée dans la bouche, de gorgées de lait, de mots éparpillés comme des abeilles.

Un craquement. Un miaulement. Une tranche de pain dans la main.

Un peu d'eau dans les cils.

Il a fallu tant d'efforts pour passer le seuil de cette chambre d'enfance, pour s'en éloigner. Tant d'efforts pour se faire accepter du reste du monde, avec ces piétinements dans la pente du rejet, tant d'années pour gagner la crête, puis le versant du sourire, tant d'années pour se faire aimer!

Alors que tout cela a fini par arriver – et le reste derrière – que Sélène a peuplé les chambres nouvelles de vie, de rires rosés, que ses enfants ont grandi dans des pièces pleines d’amour que leur mère ne quittait guère, que les mots voltigeaient du matin au soir dans la maison, les ailes gonflées d’envie, que toutes les attentes peu à peu se comblaient, que ses fils et ses filles riaient, râlaient, jouaient au tennis, dévalaient les pentes sur leurs skis, faisaient gueuler leur chaîne stéréo, révisaient leur géo, que la chatte légère tiguédait au jardin, il a fallu que Sélène, ce lundi-là, se retrouve de nouveau sur le seuil d’une chambre inerte de silence, un énorme craquement dans le corps, les cils lourds d’angoisse; il a fallu franchir ce seuil et appeler: Léo?... Léo, tu dors?... Et fallu se dire: pourquoi ce grand corps dort-il si longtemps?

Il avait un nom, Léo, des mots pour dire la souffrance. Il savait pourtant, Léo, que la vie est faite de tendre et de caresses, de pain blanc, de musique rock, de jurons, de fous rires, de promesses.

Mais dans quelle endouleur son corps a-t-il glissé pour qu’il se retrouve tout en bas, mutilé? Quelle violence cachée dans les plis de sa tête qu’elle n’a su voir? À quel point sur le cadran a-t-il été déjà trop tard? Quand la vie faite pour lui de retards et d’oublis, de fuite, de cuillerées de poison?

Le lit est vide et défait. La fenêtre fermée sans souffle. Nuages d'écailles grises. Comme il y a très longtemps, pour Sélène, la vie est semée maintenant de veilles et de chagrin, de sommeils forcés, de l'attente d'accepter que l'enfant ne soit plus là.

Mais, dans les craquements du cœur,
les petits pas feutrés du chat,
l'endouceur sous la main,
le beau pays de pluie de ses pupilles...